



HAL
open science

Mise au point sur quelques schistes “ gréco-bouddhiques ” d’Afghanistan

Zémaryalai Tarzi

► **To cite this version:**

Zémaryalai Tarzi. Mise au point sur quelques schistes “ gréco-bouddhiques ” d’Afghanistan. *Silk Road Art and Archaeology*, 2000, 6, pp.83-96. halshs-00003890v2

HAL Id: halshs-00003890

<https://shs.hal.science/halshs-00003890v2>

Submitted on 11 May 2005

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Mise au point sur quelques schistes “gréco-bouddhiques” d’Afghanistan

Zemaryalāi Tarzi

Mon choix s’est porté sur trois sculptures en schiste qui proviennent du sol afghan:

- I. Tête de Najrao (désormais Nejrāb dans le texte), anciennement au Musée de Kaboul.
- II. Bodhisattva de Tchaghasarāy, anciennement au Musée de Kaboul.
- III. Buddha mandorlé de l’école artistique du Kābol–Kāpisā, collection privée européenne, acheté à Kaboul dans les années soixante.

Ces schistes font partie d’un ensemble de sculptures plus vaste dont j’ai entrepris l’étude. Comme leur publication est ralentie en raison de la disparition des archives afghanes suite à la guerre civile, trois d’entre eux sont sortis du lot afin de les porter en offrande à Madame Francine Tissot, la plus grande spécialiste du Gandhāra; elle appréciera à sa juste mesure l’importance des écoles dites “provinciales afghanes”, comme jalons incontournables entre le Gandhāra et l’Asie centrale. Elle lira ce court article, je l’espère, comme ce fut souvent le cas avec beaucoup d’indulgence.

Toutefois, je voudrais retenir l’attention de mes collègues sur le fait que l’acquisition tardive (après 1992) de l’un des deux schistes par les musées ou collections privées n’est pas le sujet de ma contribution, bien que leur devenir pour un futur Musée de Kaboul, ne doive pas nous laisser indifférents.

I. Tête du Buddha pénitent de Nejrāb

Les circonstances de la découverte

Il s’agit d’une tête de Buddha pénitent (figs 1-2) publiée tout d’abord dans le *Sālnāma* (1933–4),¹ ensuite par A. A. Kohzād: la traduction du livre de B. Rowland² et récemment par P. Cambon,³ sans que le nom du fouilleur ni les circonstances de la découverte soient précisés. Elle provient du même site dont les prises de vue sont consignées dans les *Diverses recherches archéologiques en Afghanistan* par J. Hackin sous l’intitulé: “Monastère du

Fig. 1. Nejrāb, tête du Buddha pénitent vue de face (cliché DAFA au Musée Guimet).



Fig. 2. Nejrāb, tête du Buddha pénitent vue de profil (cliché DAFA au Musée Guimet).

Nejrao” sans que le texte correspondant les accompagne.⁴ Il s’agit, en effet, d’une série de photographies faites par J. Carl en 1933 sur les chantiers de fouilles entamés par les archéologues afghans sous la direction de Gholām Mohayyoddin Khān, alors directeur du département des fouilles et conservateur du Musée de Kaboul. Quelques unes de ces photographies accompagnaient le rapport no. 4 (Kaboul, 21 novembre 1933) de

l'architecte de la DAFA, adressé aux responsables parisiens et dont une copie se trouve dans les archives de la DAFA, conservées actuellement au Musée Guimet. Je propose ci-dessous le texte du rapport de J. Carl dans son intégralité; mes remarques et rajouts seront mis entre crochets:

De retour à Kaboul le 16 octobre, j'apprends que le Conservateur du Musée, Gholam Moyeddine Khan, est parti depuis 14 jours pour Néjrao afin d'y entreprendre des fouilles sur les sites que nous avons reconnus ensemble un mois auparavant et malgré la promesse formelle qu'il avait faite à M. Hackin: de rien entreprendre avant mon retour du Turkestan. Les services des ministères ayant obtenu un congé de 3 jours à l'occasion de la fête anniversaire de la prise de Kaboul par S. M. Nader Shah (16-17-18 octobre) je me rendais au Ministère de l'Instruction Publique que le 19. Le Vice-ministre, assurant l'intérim était absent et je dus remettre ma visite au surlendemain.

Lorsque le samedi 21 octobre je me rendis au ministère j'appris que le Vice-ministre était parti la veille pour Néjrao, accompagné de l'Indou Jemal Uddine. Ce n'est que le 24 que je pus enfin obtenir l'autorisation écrite du Ministère, me recommandant au Gouverneur et me permettant de fouiller sur le territoire de Néjrao. J'allais quitter Kaboul le 25, accompagné de notre interprète emportant avec moi tout le matériel nécessaire à un travail devant durer environ 2 mois, lorsque j'appris le retour, durant la nuit précédente, du conservateur du Musée et des deux contrôleurs; il n'y avait, de ce fait, plus personne à Néjrao. Visite rapide à Gholam Moyeddine Khan qui me dit n'avoir rien trouvé d'intéressant, si ce n'est cependant un petit reliquaire en pierre dure à l'intérieur du stupa du grand monastère. Il est alors entendu que le contrôleur M. Ibrahim viendra me rejoindre 2 ou 3 jours plus tard et que je ne commencerai les fouilles qu'après son arrivée. Le 26 octobre, arrivé à Néjrao vers midi, je suis très aimablement reçu par le Gouverneur et une assemblée de Maleks. Nous mettons au point avec l'aide de l'interprète toutes les questions relatives au travail: salaire des ouvriers, prix de location des ânes qui transportent les terres en dehors de l'enceinte du monastère. Je prends l'engagement de respecter intégralement le cimetière situé sur les faces extérieures Sud et Ouest, de plus pour qu'il n'y ait par la suite aucune discussion possible, je tracerai sur le sol une large bande blanche à 5 mètres environ des tombes les plus proches, délimitant ainsi le champ de fouilles.

C'est alors que j'appris que le conservateur du Musée avait fort mécontenté les habitants de

Néjrao, en particulier le Mollah propriétaire du kalé (qalca) sur la route de Néjrao à Shokhi. C'était ce Mollah qui avait lors de notre premier séjour vendu à crédit pour le Musée une tête de Bouddha pénitent et pour laquelle il n'a par la suite jamais reçu même une roupie. Gholam Moyeddine Khan a bouleversé la cour du kalé en y travaillant 4 jours sans indemniser le propriétaire et abandonné la fouille telle qu'elle était sans rien remettre en état (photo. 1) [cliché MG 81462/1]. Près du grand monastère il a procédé au dégagement du stupa en jetant une partie des terres sur les tombes proches (photo. 2) [cliché MG 81462/6] et a ouvert une tranchée profonde en travers de la route (photo. 3) [cliché MG 81462/3]. Les habitants se sont évidemment plain et à juste raison de ces procédés contraires à tout bon sens et qui devaient par la suite nuire aux travaux à venir.

Le 29 octobre tout est prêt pour les fouilles. En attendant l'arrivée du contrôleur et pour justifier l'indemnité que je donnerai pour la remise en état de la cour du kalé, je fais procéder au déblaiement du chantier laissé par le Conservateur du Musée, ce qui me permet de mettre au jour les faces d'un petit stupa dédaignées par Gholam Moyeddine Khan (photo. 4) [cliché MG 81462]. Aussitôt après l'arrivée du contrôleur (31 octobre) le Gouverneur me communique une requête, signée par 76 Maleks, par laquelle ils s'opposent aux travaux archéologiques. Motifs de refus: travaux dans les kalés, dans les cimetières, non rétribution des ouvriers [...] (tout ce que l'on peut reprocher au Conservateur du Musée).

Consulté, le Gouverneur ne peut (ou ne veut) prendre aucune décision. Il se contente de téléphoner à Kaboul au Ministère de l'Instruction Publique d'où le Vice-ministre lui répond: "puisque les Maleks s'opposent au travail, que M. Carl revienne à Kaboul et aille fouiller ailleurs". Ce même jour il disait à Ahmed Ali Khan, revenu à Kaboul pour travaux urgents au Palais "qu'il n'avait envoyé le contrôleur à Néjrao que pour voir quelles photographies j'allais y prendre et pour me ramener à Kaboul le plus rapidement. Le gouvernement afghan comptant fouiller seul à Néjrao. Après 3 jours de discussions avec les Maleks et le Gouverneur, après avoir proposé d'abandonner momentanément toute idée de travail au grand monastère pour ne fouiller qu'au petit, situé au bas de la côte Ouest de la vallée, je me heurtais toujours à cette interdiction stricte: n'entreprendre aucune fouille sur un point quelconque du territoire de Néjrao. Il y avait là évidemment un coup monté et les Maleks ne faisaient qu'obéir aux ordres reçus de Kaboul.

Le 3 novembre je partais pour la capitale, mettre Monsieur Bodard, Ministre de France, au

courant de la situation. Le retour récent de S. M. Ahmed Ali Khan, nouveau ministre de l'I. P. n'était pas faite pour arranger les choses rapidement. Pendant plusieurs jours je me heurtais à l'inertie des différents bureaux, tant à l'Instruction Publique qu'au secrétariat général du Palais. Enfin le 7 j'obtiens pour le 9 une audience chez le Ministre de l'I. P. Le 8 novembre le Roi d'Afghanistan était assassiné à 15 heures. Il ne peut plus être question d'audience à l'I. P. le lendemain. Le Ministre de l'Instruction Publique malade depuis l'attentat n'a repris ses fonctions que le dimanche 19. Le mardi 21: audience chez S. E. Ahmed Ali Khan, le ministre regrette les difficultés survenues à Néjrao, promet de faire le nécessaire pour les aplanir l'an prochain et donne des ordres pour que je puisse travailler au petit monastère de Shévaki.

Notes:

No. 1. Le conservateur du Musée n'a pu me donner, depuis mon retour de Néjrao aucune explication plausible sur l'interdiction qui frappa le travail archéologique dans ce site. Il rejette tout sur la mauvaise volonté d'un certain Mollah de Tagao, "marchand de Bouddhas" qu'il exporte aux Indes et qui voudrait réserver les 2 sites en question.

No. 2 [cette note de 6 lignes concerne Tape Maranjān].

Dans ce rapport dénué de toute constatation scientifique, J. Carl se plaint autant du refus des autorités afghanes de lui accorder l'autorisation des fouilles sur le site de la vallée de Nejrāb que du Conservateur du Musée à qui il devait toutes ses mésaventures. La rivalité entre les deux hommes datait du début des fouilles de Tape Maranjān. Il existe d'autres rapports que j'ai étudiés pour mieux comprendre le déroulement des fouilles de Tape Maranjān et Tape Khazāna du Qal'ae Hazārahā à Tchendawol; leur lecture dépeint l'atmosphère de crise qui devenait de plus en plus pesante entre les archéologues afghans et français surtout en l'absence de l'homme respecté et écouté J. Hackin. L'aboutissement de cette rivalité entre J. Carl et Gholām Moyyoddin Khān eut comme conséquence l'exclusion de J. Carl des fouilles de sauvetage sur le site kābouli de Tape Khazāna. J. Carl ne mesurait pas la position officielle de Gholām Mohayyoddin Khān, un homme à qui l'archéologie afghane devait pratiquement tout. Dans l'organigramme de la Convention signée entre l'Afghanistan et la France, il était le pendant du directeur de la DAFA, autrement dit de M.A.

Foucher et par conséquent d'un rang supérieur aux autres membres de la DAFA ce que J. Carl avait malheureusement oublié. Par ailleurs, il serait intéressant que quelqu'un qui connaît les langues afghanes puisse étudier l'œuvre de Gholām Mohayyoddin Khān, le premier archéologue afghan, un autodidacte, un personnage débordant d'activité. Ce qui paraît étonnant est que dans le livre de Mme F. Olivier-Utard (1997) consacré à l'histoire de la DAFA entre 1922 et 1982, le nom de Gholām Mohayyoddin Khān ne figure pas une seule fois.⁵ Ceci ressemble à l'oubli du nom d'A. Foucher dans la thèse d'un jeune afghan sur l'archéologie afghane et ses relations avec la France. Pourtant, nous savons que Gholām Mohayyoddin Khān fut chargé en 1921 sous le règne du roi Amānollah Khān de la création du Musée de Kaboul; nous savons également que lors de l'inauguration de ce musée en 1924, il fut décoré pour ses mérites et nommé directeur du bureau du Ministère de l'Instruction Publique, chargé des musées et des fouilles.⁶ Enfin, c'est à lui qu'on doit les premières fouilles du site de Paytāwa bien avant l'arrivée de M. G. Jouveau-Dubreuil.⁷ Il suffit de lire les nouvelles brèves de ses activités dans les *Sālnāma*.⁸

On ne peut pas terminer le récit des événements fâcheux auxquels s'est affronté J. Carl pour obtenir le permis des fouilles de Nejrāb, sans relater un événement imprévu: l'assassinat du roi Nāder Shāh. Evidemment dans de telles circonstances, le pouvoir par intérim préférait prêter une oreille attentive aux notables de Tagāb et Nejrāb plutôt que d'écouter les plaintes d'un archéologue "étranger".

Les fouilles des sites de Nejrāb

NEJRĀB I (LE IER MONASTÈRE)

C'est le premier site qui se trouve à gauche (côté-Ouest) de la route venant du Kāpisā en direction de Nejrāb, distant de ce dernier d'environ 3 km. Par Nejrāb I, A, nous désignons la partie des ruines d'un monastère qui se trouve sous les constructions des maisons d'un petit village. Il semble, d'après les informations recueillies auprès des anciens du village, que se dressait là un stūpa (A) non loin d'un cimetière. Actuellement, à part le cimetière, il ne reste pratiquement plus rien de ce site; tout est recouvert par l'extension du village, sauf en contrebas vers le Sud-Est, non loin de la route où se

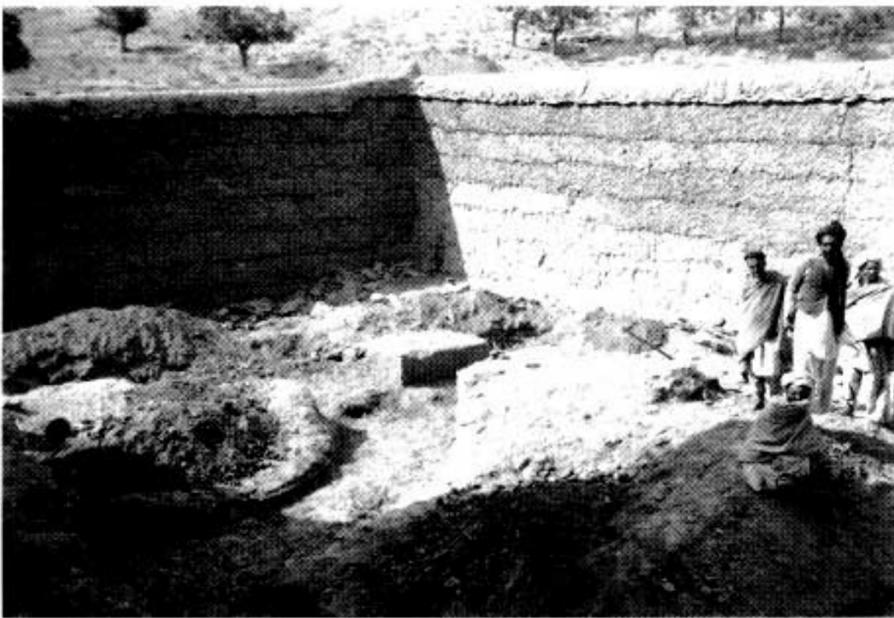


Fig. 3. Nejrāb I, sondage no. 1 (cliché DAFA au Musée Guimet).

trouve encore de nos jours le grand stūpa (B) qui appartenait à un deuxième ensemble monastique (Nejrāb II).

G. Mohayyoddin Khān avait ouvert quatre sondages sur le site de Nejrāb I:

1. Un dans la cour d'une maison appelée par J. Carl kalé (*qal'a*);
2. Un autre sous forme de tranchée entamant le dôme du stūpa A;
- 3 et 4. Au pied de ce même stūpa.

Sondage no. 1

Nous savons qu'en attendant l'arrivée du contrôleur, J. Carl procéda au déblaiement du chantier laissé par le Conservateur du Musée à l'intérieur de la cour du *qal'a* tout près du petit village. Il est question du dégagement des faces d'un petit stūpa. Les prises de vue de cette cour dans les archives de la DAFA au Musée Guimet, montrent un stūpa circulaire (C) qui semble être bâti à l'intérieur d'une rotonde – une chapelle – de plan carré de l'extérieur et circulaire de l'intérieur comme le no. 59 de Tape Shotor de Hadda⁹ et Mirān III.¹⁰ Ce qui est pris par J. Carl pour un petit stūpa n'est en réalité que le soubassement du jambage du côté droit de la porte en venant de l'extérieur. Sur le premier document photographique (fig. 3) nous voyons: au premier plan, en bas à droite, les limites extérieures de la chapelle de plan carré; au milieu à gauche, le stūpa circulaire; au milieu, les limites de la paroi intérieure de la rotonde aboutissant au jambage gauche de la porte lui faisant corps; enfin de l'autre côté, le jambage droit de l'entrée apparaît comme un petit stūpa nettement dégagé sur les trois côtés. Sur le deuxième document photographique, pris de

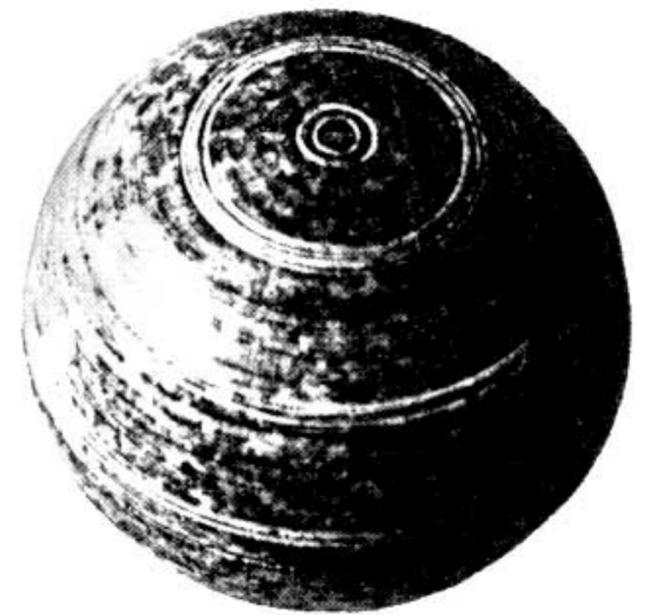


Fig. 4. Nejrāb I, reliquaire en stéatite du stūpa A (cliché DAFA au Musée Guimet).

l'extérieur dans l'axe médian de l'entrée de la chapelle, la maçonnerie en moellon des deux jambages se différencie des murs, sans doute en pisé et brique crue, ce qui a créé chez J. Carl une certaine confusion.

Sondage no. 2

Effectué sous forme de tranchée il avait pour objet de trouver le reliquaire du stūpa A. Nous apprenons grâce au rapport de J. Carl que le conservateur afghan avait, en effet, réussi à sortir un reliquaire en pierre dure. Le document de la DAFA au Musée Guimet montre un reliquaire en stéatite dure ou schiste, tourné, de forme sphérique (fig. 4) accompagné de deux "rouleaux" de parchemin (fig. 5). Il se peut que le reliquaire en question et les parchemins ainsi que d'autres reliques qui se trouvaient à l'intérieur d'un reliquaire plus grand, sans doute en céramique, n'aient pas retenu l'attention de l'archéologue ni du photographe. Toutefois, sur le document photographique du *Sālnāma*, celui qui



Fig. 5. Nejrāb I, deux rouleaux de parchemin accompagnant les reliques du stūpa A (cliché DAFA au Musée Guimet).



Fig. 6 (à gauche),
Antiquités de Nejrāb,
fouilles afghanes
(d'après le Sālnāma,
1312).

Fig. 7 (à droite). Site
de Nejrāb II avant les
fouilles (cliché DAFA
au Musée Guimet).



se trouve en bas à gauche est le même reliquaire désigné par la lettre **d** (fig. 6). Il est représenté ouvert, et est composé de deux parties hémisphériques presque identiques; l'une, sans doute celle à main gauche, faisant office de couvercle, l'autre de reliquaire proprement dit. Il contenait des reliques composées de perles de pierres fines(?) de formes variées.

Sondages nos 3 et 4

Deux sondages ont été ouverts au pied des ruines du stūpa A. L'un d'eux, vraisemblablement le no. 4 agrandi, a permis de mettre au jour, la base circulaire du stūpa à laquelle s'adossaient deux murets flanqués à leur base de deux socles en forme de stūpa.¹¹ Ne s'agit-il pas d'un dispositif servant de base à deux colonnes dressées de part et d'autre de l'escalier menant au *pradakṣiṇāpatha* ?

NEJRĀB II (LE 2^E MONASTÈRE)

Sur les clichés de la DAFA au Musée Guimet (MG 81462/1, 2, 25), nous voyons Nejrāb II comme un ensemble à part (fig. 7). Il est situé en contrebas et au sud-est du précédent. Partiellement recouvert par le cimetière du village, les parties qui le constituent sont nettement identifiables. Notons tout d'abord que ce monastère est bâti sur la pente de la montagne. Tout-à-fait en bas, près de la route, se dressaient et se dressent encore les ruines d'un grand stūpa (**B**) connu sous le nom de stūpa de Nedjrao ou Nejrāo.

Immédiatement au Nord-Ouest, à un niveau plus élevé, se situe le quadrilatère de la cour aux vi-hāra. Enfin, encore plus haut, le côté nord-ouest de cette cour se dressait une forme proéminente: les ruines d'un deuxième stūpa ou d'une construction à étage.

Sondage 5 = fouille du stūpa B.

Tout d'abord il faut se demander si le stūpa photographié par J. Barthoux consigné dans le livre d'A. Foucher¹² est effectivement celui dont il est question ici. La position du photographe placé à l'occident, cadrant uniquement le stūpa, ne nous aide pas beaucoup pour trancher la question. Tout en associant mes souvenirs et le peu d'informations disponibles je répondrais par l'affirmative.

Les fouilles afghanes ont mis au jour les tambours qui supportaient le dôme. Ces derniers surmontaient un podium nettement débordant sans doute de plan carré, et ses deux escaliers en enfilade; celui d'en bas, plus large avec deux décrochements latéraux, menait du sol avoisinant au-dessus du podium à un *pradakṣiṇāpatha*, et celui d'en haut, moins large, donnait accès à partir de cette dernière surface à un second *pradakṣiṇāpatha* plus étroit, forcément sur plan circulaire.¹³ Les matériaux de construction, sans doute disponibles sur place, sont un mélange de gros moellons et de lamelles de schiste dans la pure tradition de l'appareil diapré irrégulier très en vogue à l'époque kushane. De grands fragments de revêtement en stuc dégagés lors des fouilles étaient encore en place lors de ma visite en 1974. Voici les constatations de J. Carl à propos de ses fouilles: "Le fortin du Saka et le monastère du Guldara" où il est question de l'étude de l'appareil diapré de la région de Kaboul, tout en datant le stūpa B de Nejrāb et celui de Shewaki d'une deuxième époque intermédiaire – entre le IV^e siècle et l'invasion arabe – à cause de la présence d'une mince couche de crépi de chaux comme revêtement sont à reconsidérer".¹⁴ Cependant, le podium du stūpa B de Nejrāb, plus proche de ceux des stūpa anciens de la région du

Swāt,¹⁵ se différencie franchement des stūpa tardifs comme celui de Goldara.

NEJRĀB III (LA NÉCROPOLE)

Au sud-est du stūpa (B), entre la route et la rivière, une vaste nécropole enterrée épouse la forme presque hémisphérique laissée par le méandre du cours d'eau. Elle ressemble au premier abord à un pâturage. En étant attentif, on remarque au loin, près de la rivière, une accumulation de gros blocs cyclopéens de pierre à peine dégrossis, disposés sur plan rectangulaire ou ovale en assises à degrés. Ainsi montés, ils auraient donné forme à une structure prismatique(?). Il s'agirait vraisemblablement de la signalisation des tombes. Actuellement, les énormes blocs paraissent ajustés sans mortier de terre, surtout dans les assises de surface. Cela est sans doute dû aux agressions atmosphériques. La superstructure la plus monumentale doit avoisiner en longueur 10 à 12 m. A l'exception de ces tombes franchement signalées, il en existe d'autres, mais que l'on ne pourrait repérer qu'à l'aide d'appareils de détection. C'est à la suite d'un écroulement partiel du terrain et de la découverte d'une tombe en brique cuite que j'ai pris le chemin de la vallée de Nejrāb. La sépulture en question se trouvait près de l'angle sud-ouest que formait la nécropole avec la route. Deux brèches ont été effectuées accidentellement dans la voûte de la chambre funéraire: l'une située à l'Est, au-dessus du petit côté oriental, par la suite agrandie par un villageois, et l'autre au-dessus de l'angle formé par la rencontre des parois sud et ouest. En descendant à l'aide d'une corde, et profitant de la lumière qui pénétrait surtout de l'ouest, j'ai pu relever le plan et dessiner le dispositif de l'appareil de la voûte. Il s'agit d'une construction enterrée de plan rectangulaire en brique cuite. Malheureusement je n'ai ni mes notes, ni mes dessins et photographies. Disons de mémoire qu'elle mesurait entre 4 et 5 m de longueur sur 2.5 à 3 m de largeur; la hauteur de la voûte en berceau qui la recouvrait ne mesurait pas moins de 2.5 m. Les extrémités de cette voûte en berceau, au-dessus des petits côtés, se terminaient par des demi-coupoles dites "cul de four". Le sol de la chambre était recouvert par environ 1 m(?) de terre. Aucun squelette, aucun objet funéraire n'était visible. Nous avons préféré ne pas effectuer la moindre fouille à cause de la très grande curiosité des habitants du village proche. Cette décision,

apparemment sage dans le but de sauvegarder le patrimoine archéologique, nous a privé de toutes les informations que pouvaient apporter ces tombes pour une meilleure compréhension de l'histoire de Nejrāb. En tout cas, ces tombes dateraient d'après moi de la période préislamique.

NEJRĀB IV (LE 3^E MONASTÈRE)

Le rapport de J. Carl dit: "il est situé au bas de la côte Ouest de la vallée". Cette phrase paraît ambiguë. A la lumière des cartes 1:100,000, n° 504 F (Nejrāb) et no. 510 B (Tagāb) du département de la cartographie du Ministère des Mines et des Industries de Kaboul, la vallée de Nejrāb est disposée à peu près du nord-est au sud-ouest et elle débouche sur celle de Tagāb. Tous les sites que longe la route de Nejrāb sont sur la rive nord-ouest et au pied du versant nord-ouest de la vallée. Contrairement aux dires de J. Carl en partant des deux premiers sites en direction du nord-nord-est et en suivant l'ancienne piste, en passant un petit col, on arrive dans une vallée adjacente. Sur le versant opposé (nord-ouest) d'un promontoire se trouvent les ruines du dernier ensemble monastique dit "le petit monastère".

Tête du Buddha pénitent

DESCRIPTION ET ÉTUDE COMPARATIVE

Ce détour valait la peine afin de bien situer le site, de clarifier les circonstances de la fouille et aussi de ne pas passer sous silence l'oeuvre de Gholām Mohayyoddin Khān.

La tête du Buddha pénitent de Nejrāb est très abîmée (figs 1–2). La dégradation est visible surtout sur les parties proéminentes du visage, y compris les lobes des oreilles. Toutefois, j'attire l'attention sur les globes oculaires. Quoique en retrait par rapport aux arcades sourcilières et aux pommettes, qui, normalement, les auraient protégés de la chute des parties supérieures de l'édifice, ils gardent les traces – des encoches – laissées par un instrument métallique. Ne s'agit-il pas là de l'oeuvre des iconoclastes? Tout en répondant par l'affirmative, la question restera toujours ouverte tant qu'on ne fera pas la différence entre les iconoclastes du début de la conquête musulmane et les villageois qui ont déterré la tête en question quelque temps avant l'arrivée des fouilleurs en 1933.

Notre tête semble représenter Śākyamuni durant son jeûne prolongé. Les traits du visage ne

sont guère très accusés. Néanmoins les yeux globulaires cernés par des arcades sourcilières et la saille des pommettes, les joues légèrement en creux, les tendons, les muscles et les vaisseaux du cou à peine exagérés et, de surcroît, l'absence de barbe et moustache, la différencie des Buddha pénitents des Musées de Peshāwar et de Lahore.¹⁶ Et de ce fait elle se rapproche à la fois de celle du British Museum,¹⁷ de celle du Museum Reitberg de Zurich, toutes deux imberbes.¹⁸ Toutefois, l'arrangement des mèches des cheveux est différente pour les trois sculptures. En effet, la chevelure de la tête de Nejrāb est répartie de part et d'autre de la raie médiane comme ligne de séparation les mèches ondulées par vagues sont de plus en plus striées vers les côtés du crâne. La disposition des mèches sur l'*uṣṇīṣa* ne diffère pas du reste de la coiffure. L'*uṣṇīṣa* est entouré à sa base par un mince cordon. L'ensemble de la chevelure, l'*uṣṇīṣa* compris, est représenté presque plaqué sur le crâne. De ce fait, cette tête se rapproche de quelques unes du Gandhāra.¹⁹

Autres trouvailles de Nejrāb

La planche opposée à la page 31 du *Sālnāma* (1933-4) contient trois figures non numérotées. Celle du haut représente la statue en marbre de l'époque *shāhi* de Tagāb, qui n'est pas le sujet de cette étude. Celle en bas à gauche est composée de quatre objets (fig. 5):

- a. La tête du Buddha pénitent (schiste n°1 de Nejrāb) fixée sur un haut socle, déjà commentée plus haut.
- b. Un modelage en stuc qui représente un curieux personnage, dont la tête et la main droite ramenée contre la joue sortent d'un sinus de l'habit. Cette représentation maniériste rappelle beaucoup les modelages en stuc du grand centre du Nord-Ouest de l'Inde: Hadda.



Fig. 8. Nejrāb, deux fragments de bas-relief en schiste, fouilles afghanes (d'après le *Sālnāma*, 1312).

c. La mauvaise qualité de la photographie ne laisse pas distinguer les détails de cette tête vraisemblablement en stuc.

d. Les deux parties du reliquaire du stūpa A, déjà décrit plus haut.

Celle en bas à droite représente deux fragments de schiste (fig. 8):

e. Un grand fragment d'un bas-relief qui se trouve à main gauche et dont la partie centrale était occupée par un Buddha ou Bodhisattva nimbé, trônant; à sa gauche, le seul personnage qui subsiste est un moine ou un donateur, la tête rasée, portant des deux mains une offrande – écharpe ou fleur – disposée en diagonale et dont l'extrémité supérieure près de l'épaule droite est légèrement arrondie.

f. Un plus petit fragment à droite provient de la partie supérieure d'un bas-relief qui était délimitée par une série de baguettes moulurées parallèles et disposées horizontalement. Sous ce dispositif se trouve une tête enturbannée; sa coiffure est un turban, dont les lanières sont réunies par devant, et que F. Tissot appelle le "turban préformé".²⁰

II. Bodhisattva de Tchaghasarāy

Tchaghasarāy est le chef lieu de la province de Konar; ce nom est aussi celui d'une rivière et d'une vallée. Contrairement à la région de Jallālābād, les sites bouddhiques de la vallée de Konar sont mal connus. A une autre occasion, je rendrai compte de mes découvertes dans cette vallée, qui fut, ne l'oublions pas le passage presque obligatoire – la route du nord – menant du plateau iranien vers Bājawor et Swāt, celle qu'emprunta Alexandre le Grand. A première vue, la plupart des sites de Tchaghasarāy sont de la période *shāhi*. Le seul site qui aurait livré des sculptures gréco-bouddhiques en schiste serait celui de Mangirsar, plus au nord, entre la vallée de Konar proprement dite et celle de Petch.²¹

Dans le brouillon du catalogue du Musée de Kaboul dressé par J. Hackin qui se trouve actuellement au Musée Guimet, et dont la numérotation des objets suit celle de l'inventaire de G. Mohayyoddin Khān, mais groupés différemment, deux sculptures en schiste sont signalées comme provenant de Tchaghasarāy. Toutes les deux portent le numéro 2, sans doute par inadvertance, du moins en ce qui concerne notre Bodhisattva.

Description de J. Hackin

No. 1, Chaga Serai (schiste)

Le Bodhisattva Maitreya assis à l'orientale, les pieds cachés par la retombée de l'écharpe; la main droite dressée esquisse le geste de l'absence de crainte (*abhaya-pari mudrā*), la main gauche tient le flacon. Le Bodhisattva porte le cordon brahmanique et des colliers, des bracelets, des pendants d'oreille. La chevelure disposée en boucles étagées rappelle encore, mais de très loin les traitements hellénistiques par boucles courtes. Le *crobylos* (*chignon*) est retenu au moyen d'une étoffe roulée. Une partie du nimbe manque. Urna. Traces de dorure. Traitement très décadent, tête et mains disproportionnées. Hauteur: 0 m 315, *ca.* VIIe siècle ap. J.-C.

Les deux clichés de la DAFA au Musée Guimet (Kaboul 8111/2 et 3), dont l'un est reproduit dans le présent article (fig. 9), bien qu'il porte la mention provenance inconnue, représentent d'après moi le Bodhisattva de Tchaghasarāy, décrit ci-dessus par J. Hackin. La datation proposée par le célèbre archéologue n'est plus valable de nos jours. En effet le côté "provincial" et "décadent" de la statue ne convenait pas à l'idéal parfait mais imaginaire qui auréolait l'art gréco-bouddhique du Gandhāra; les mots genèse, apogée et décadence, les mêmes à l'aide desquels on décrivait l'évolution de l'art grec et romain, ont été souvent employés. Depuis les progrès des fouilles au Nord-Ouest de l'Inde et plus particulièrement dans la région du Swāt, on ne se pose plus de question sur l'aspect décadent de certaines écoles artistiques par rapport aux ateliers de la région de Peshāwar; on accepte leur spécificité et leur originalité. A la lumière de ces nombreuses découvertes, on doit aussi expliquer les raisons de leur diversité.

Comme il se doit, nous essayons de faire une étude comparative, sans que cette comparaison apporte une solution miracle, mais elle tentera d'établir l'aire dont notre Bodhisattva dépendait. Tout d'abord, nous trouvons une similitude entre lui et des statues découvertes lors des fouilles de Chatpat dans le Swāt. Cette comparaison est limitée autant à cause des proportions "maladroites" des membres et de la tête des sculptures de la IIIe période de Chatpat qu'à cause de la ressemblance des nimbes aux contours ouvragés de feuilles.²² En ce qui concerne le traitement particulier des



Fig. 9. Tchaghasarāy (Konar), Bodhisattva Maitreya en schiste (cliché DAFA au Musée Guimet).

plis du costume de notre Bodhisattva, nous devons chercher des parallèles. Notre attention est retenue par un petit Buddha assis du Musée de Zurich.²³ D'autre part, le seul indice qui nous permette de comparer notre Bodhisattva avec ceux de Butkara se limite aux plis arrondis disposés sur son épaule gauche.²⁴ Cette démonstration sommaire a eu pour objet de proposer deux solutions. En premier lieu, le Bodhisattva de la vallée de Konar a été importé de l'un des centres se trouvant entre les vallées du Swāt et Konar, les communications se faisant par les vallées de Talash et Panjkora. En second lieu, il est possible que cette région ait été une zone artistique à part, située dans les vallées du Swāt et Konar – cette dernière étant sa limite la plus occidentale – et ait eu une production locale relativement différente. L'extension des fouilles à venir nous donnera peut-être raison.

III. Un Buddha mandorlé de Kābol–Kāpisā

Tout d'abord, je dois expliquer le terme combiné de Kābol–Kāpisā. Je l'ai inventé à l'occasion de la rédaction d'un livre sur les antiquités préislamiques de la ville de Kaboul, dans lequel tous les noms propres subissent les règles de translittération ou transcription imposées par l'Atlas Linguistique d'Afghanistan: Kābol à la place de Caboul, Kaboul ou Kabul. Quant à l'amalgame de deux noms géographiques bien distincts, il est le fruit d'une nécessité scientifique. Dans certains cas, la ressemblance des objets archéologiques entre les deux bassins voisins est tellement frappante que nous ne nous permettons pas de les étudier comme deux productions séparées, mais plutôt comme seule entité indivisible, telle la céramique dite de Begram III, ou les statues en schiste dont il est question ici.

Description

Il s'agit d'un Buddha méditant (fig. 10), mandorlé en schiste gris-bleu recouvert partiellement de taches de couleur jaune-beige dues à la concrétion calcaire. Environ un tiers de la mandorle circulaire sur laquelle le Buddha se détache manque. La cassure en diagonale se situe en haut, du côté gauche du corps.

- Hauteur: 52.5 cm
- Hauteur à partir de l'*uṣṇīṣa*: 48 cm
- Largeur: 48 cm
- Largeur aux extrémités des genoux: 41 cm
- Largeur aux extrémités des coudes: 30 cm
- Diamètre de la mandorle: 50 cm
- Profondeur au niveau du front: 13 cm
- Profondeur au niveau des mains jointes: 14.5 cm
- Profondeur au niveau des genoux: 12 cm
- Hauteur autour de la tête, avec *uṣṇīṣa*: 16 cm
- Hauteur autour de la tête, sans *uṣṇīṣa*: 9 cm

Le Buddha est assis en *padmāsana* sur une fleur de lotus, les jambes repliées, les mains jointes – celle de droite en haut, les extrémités des pouces se touchant – en signe de méditation (*dhyānamudrā*), des flammes émergeant de ses épaules. Il est nimbé et mandorlé. Le nimbe et la mandorle forment l'arrière-plan sur lequel se détache l'image de Buddha en haut-relief. Le visage aux traits sobres est surmonté d'une coiffure composée de la chevelure proprement dite et de son *uṣṇīṣa*. La tête est endommagée à plusieurs endroits: le nez, l'œil et le



Fig. 10. Kābol–Kāpisā, Buddha nimbé et mandorlé en schiste (collection privée européenne, cliché Z. Tarzi).

lobe de l'oreille gauche, le devant de la coiffure et surtout l'*uṣṇīṣa*. Le costume (*saṃghāṭī*) recouvre le corps depuis les deux épaules. Il dessine des plis compliqués sur le corps et son pan médian retombe en un demi-cercle sur les membres inférieurs dans un jeu de plis à peu près concentriques. L'extrémité du tissu, qui est normalement retenue par la main gauche, sort en éventail entre le demi-cercle et le genou gauche. Le nimbe est orné d'une bordure en dents de scie. Il en est de même pour la mandorle, qui, de plus, est embrasée. Le feu est matérialisé par une frise de flammèches stylisées sur le pourtour du cercle qui est interrompu au niveau du bras droit pour laisser la place à un acolyte. Ce dernier est agenouillé, les mains ramenées en avant en *añjalimudrā*. Il a une chevelure luxuriante et est habillé comme les brāhmanes. S'agit-il là de la représentation du dieu Brahmā? C'est très probable. Son pendant habituel dans de telles scènes, Indra, situé à la même hauteur, mais du côté opposé, a disparu avec la cassure.

Etude iconographique et comparative²⁵

Cette troisième statue-dalle circulaire de l'école de Kābol–Kāpisā a aussi un tenon inférieur qui se fichait dans la mortaise d'un socle forcément surmonté de la fleur de lotus, exactement comme celui qui se trouve sous la statue de Paytāwa,²⁶ souvent

considérée à tort comme provenant de Shotorak.²⁷ Avec cette sculpture d'une collection privée, nous avons désormais trois oeuvres presque similaires. La première a été trouvée sur le site de "Magarmast", non loin de Qal'ae Hashmat Khān au Sud du Bālāhesār de Kaboul par M. M. Lal de l'équipe du Dr Gerard, et envoyée à la Société asiatique du Bengale à Calcutta en 1834. Depuis lors, elle y est conservée au Musée National, d'abord sous le no. K1, et ensuite sous le no. A23220. La deuxième statue, la plus complète, est celle de Paytāwa. Malgré la ressemblance apparente, ces statues se différencient autant dans les détails de la composition que dans le choix des personnages secondaires pris dans le répertoire iconographique bouddhique.

A. La statue de "Magarmast" est la plus surchargée. En haut, de part et d'autre du nimbe, se détachant de la mandorle en haut-relief, Indra et Brahmā protégés par des ombrelles sont représentés dans des positions aériennes. En bas, contre les bras du Buddha, se détachant toujours de la mandorle mais en bas-relief, deux scènes de la vie du Buddha, apparemment indépendantes de l'épisode du Grand Miracle, retiennent l'attention. A main droite, se trouve contre le bras gauche du Buddha central la scène du *Dīpaṃkara-jātaka*; à main gauche, la scène d'offrande d'une poignée de poussière, toutes deux cherchant appui sur des réceptacles très élargis de fleurs de lotus, elles-mêmes dans une position aérienne. L'interprétation de la scène de gauche a été mise en doute par M. Taddei;²⁸ et pourtant, le bol à aumône que tient Buddha de la main gauche est visible. Pour donner une explication plausible à l'interprétation de l'archéologue italien, il aurait fallu identifier l'objet circulaire qui se trouve dans la main du Buddha non comme son bol, mais comme le gâteau qu'avait préparé Yasodharā, la mère de Rāhula, à l'intention de son mari le Buddha.²⁹ Toutefois, l'identification exacte de la statue de Paytāwa, exhumée en 1924 par J. Hackin, conservée au Musée de Kaboul et qui représente un bambin tenant des deux mains une poignée d'offrande, répondra à mon avis à la question. N'oublions pas que, quelque part sur le site de Paytāwa, existait un ensemble monumental de sculptures dont le personnage le plus petit, en l'occurrence notre bambin, mesurait environ une cinquantaine de centimètres de haut. En revanche, la partie conservée du sommet du crâne au genou

droit est haute de 38 cm. Le document photographique publié par P. Cambon,³⁰ représente la sculpture en question avant la restauration, les deux fragments des mains et du bras gauche disposés devant lui.

Le nimbe entourant la tête de la statue de Magarmast est à peine visible. La mandorle est cernée d'un contour embrasé, composé des flammèches non stylisées. Les plis de son *saṃghāṭī* ne laissent apparaître par transparence que l'épaule gauche, le côté droit de la poitrine et les extrémités des genoux. Les pointes légèrement arrondies des deux rangées de flammèches sortant des épaules dessinent une courbe presque parallèle à celle de cette dernière.

B. La statue du Buddha mandorlé de Paytāwa est moins chargée que la précédente; en ce qui concerne les acolytes, ce sont une fois de plus Indra et Brahmā, qui sont dans des positions aériennes de part et d'autre du nimbe du Buddha. Ils tiennent cette fois-ci dans leurs mains droites des fleurs et dans celles de gauche des ombrelles.

Le nimbe de ce Buddha est nettement représenté; il est entouré d'un décor en dents de scie. Quant à la mandorle, elle est cernée comme celle de Magarmast d'une frise de flammèches, mais plus languissantes et stylisées. Les plis du *saṃghāṭī* sont plus espacés et laissent apparaître davantage le côté droit de la poitrine, les épaules et les genoux. Les flammèches stylisées sortent des épaules. Leurs extrémités ne sont plus disposées sur la même courbe; celles de la deuxième rangée se hissent vers le haut.

C. La statue de la collection privée européenne se différencie, au moins par la disposition des acolytes. Ils ne sont pas positionnés en haut de part et d'autre du nimbe comme sur les deux autres statues, mais placés sur les côtés, vers le rebord de la mandorle au niveau du bras du Buddha. L'acolyte à main gauche subsiste. Il n'est plus en position aérienne, mais agenouillé et de surcroît sans ombrelle.

Le nimbe est plus large que ceux des deux autres statues; il est cependant entouré d'un décor en dents de scie. La mandorle est différente des deux autres. Elle est cernée de deux bandeaux circulaires: le premier vers l'intérieur est orné d'un motif en dents de scie, le second est embrasé. Les flammèches de ce dernier sont courtes et stylisées et ressemblent aux extrémités des feuilles des ar-

bres. Les plis du *samghāṭī* sont encore plus espacés et laissent entrevoir l'anatomie du corps au niveau des épaules, du côté gauche de la poitrine, presque tout le côté droit du torse et les genoux. La disposition des flammèches languissantes sur les épaules avec la deuxième rangée s'étirant en hauteur est mieux réussie ici.

L'ordre dans lequel je viens d'analyser les différents aspects iconographiques, stylistiques et décoratifs de ces trois statues doit retracer celui de l'évolution artistique interne de l'école de Kābol–Kāpisā allant de la plus ancienne vers la plus récente. Pour mieux nuancer cette évolution n'est-il pas nécessaire de dater nos statues? La meilleure solution est de se référer aux résultats des chantiers de fouilles. A vrai dire, à part les fouilles de la ville de Begram par R. Ghirshman,³¹ celles des monastères de Shotorak par J. Meunié³² et de Tape Maranjān III par les archéologues de l'Institut afghan d'archéologie,³³ la plupart des sites livrant des sculptures en schiste sont mal fouillés. Sans entrer dans les détails, ce qui ressort des résultats de ces fouilles, est que la plupart des statues en schiste de Kābol–Kāpisā a été commandée par les monastères contemporains de Begram II, qui servait semble-t-il de capitale, comme Peshāwar pour les rois kushans. Si ces statues ont été trouvées accompagnées de la céramique appartenant à Begram III, c'est parce que la presque totalité de ces sculptures en schiste était réemployée comme décoration des monastères contemporains de Begram III. La date de la réalisation de ces sculptures est à placer durant le règne des souverains kushans pendant les trois premiers siècles ap. J.-C. Il en est de même pour la date des schistes de Nejrāb, de Khame Zargar (Kohe Mori), Golbahār, Paytāwa, Qaratcha, Sarāye Khwaja et Kohestān, mes propres fouilles restées inédites, ainsi que pour les schistes de l'Est de l'Afghanistan tels ceux de Konar, Kama, Jallālābād et Hadda.³⁴

Ces constatations faites, il nous incombe de chercher des critères de comparaison avec les oeuvres du Swāt, du Gandhāra et de l'Inde contemporaine de la dynastie des Kushans pour mieux comprendre l'originalité de l'école dite "provinciale" de Kābol–Kāpisā.

Relation entre les schistes de Kābol–Kāpisā et ceux des autres régions du Nord-Ouest de l'Inde

Avant d'établir une quelconque relation entre les sculptures en schiste de Kābol–Kāpisā, essayons de les présenter d'une manière différente, en les groupant en trois catégories distinctes comprenant celles du Swāt (groupe 1), Gandhāra (groupe 2) et Kābol–Kāpisā (groupe 3). Nous espérons que cette subdivision simpliste qui consiste à mettre sur un même pied les diverses écoles artistiques ne suscitera pas la grogne de nos collègues spécialistes du Nord-Ouest de l'Inde.

La dissemblance entre les sculptures en schiste de Kābol–Kāpisā et les deux premiers groupes est visible non seulement dans le choix du matériau employé, mais aussi dans l'usage fréquent des mandorles et nimbes aux contours embrasés, ainsi que dans l'adoption des proportions trapues des Buddha debout, voire dans la disproportion entre la taille (stature) et la grosseur de la tête et des membres supérieurs. Enfin, ce qui paraît plus important et qui accentue la différence entre le groupe Kābol–Kāpisā et les autres groupes, réside dans le choix du thème iconographique des représentations du Grand Miracle. Les artistes de Kābol–Kāpisā ont saisi la phase de ce miracle lorsque Śākyamuni émet des flammes de ses épaules, et debout laissant échapper de l'eau sous ses pieds. Cette façon de figurer Buddha est pratiquement absente au Gandhāra. Toutefois, sur le nimbe de la statue de la collection d'Islay Lyons, on voit des flammes jaillissant des épaules du Buddha³⁵. La ressemblance se limite seulement à l'existence des flammes. Ni le nimbe de cette statue n'est inscrit dans une mandorle ni les contours du halo ne possèdent la bordure embrasée. Nous devons une fois de plus à M. Taddei la publication du Buddha "enflammé" de la collection de K. Ishiguro, représenté sur le panneau du milieu d'un relief tripartite, une sorte de "triptyque".³⁶ En effet, le Buddha en question est montré debout; le haut de son corps semble s'être embrasé, les flammes jaillissantes montent à partir des trois quarts de la taille et masquent complètement la tête, le cou et les épaules. L'eau qui sort sous ses pieds gonfle à la base du *torāṇa* par sa force hydraulique. Dans le même article, M. Taddei propose comme comparaison les autres bas-reliefs

provenant du Swāt.³⁷ Ainsi à cause de la date haute des sculptures du Swāt, nous devrions attribuer l'invention iconographique du Buddha émettant des flammes du haut du corps au Swāt (groupe 1). Mais la création de l'image du Buddha encadrée de feu, laissant apparaître le visage, le tout inscrit dans une mandorle, nous la devons à l'école de Kābol–Kāpisā (groupe 3). L'acquisition d'un relief par le Cleveland Museum of Art ne change en rien à notre démonstration, d'autant plus que ce relief semble sortir de l'atelier d'un faussaire habile qui s'inspire de plusieurs sculptures connues pour produire sa très curieuse invention.³⁸

En dehors des constatations d'ordre iconographique, disons un mot sur la mandorle circulaire sur les sculptures autres que celles de Kābol–Kāpisā. Autant en Inde qu'au Gandhāra, les mandorles circulaires sont destinées à la représentation du cercle irradié – le halo – de Sūrya, telles qu'on les voit au Musée de Mathurā et sur le quadrigue de Jamālgarhī au Musée de Calcutta,³⁹ ou encore sur le linteau de Gadhvā de l'époque gupta.⁴⁰ Appartiennent aussi à l'école de Kābol–Kāpisā d'autres types de Buddha assis mandorlés ou simplement nimbés sur des socles parallélépipédiques, émettant toujours des flammes de leurs épaules.⁴¹

Mais ce qui accentue davantage l'originalité de la sculpture de Kābol–Kāpisā, ce sont des stèles ou des statues-dalles destinées à la représentation des Buddha debout. Elles sont de deux sortes:

1. Ce sont des stèles presque rectangulaires au sommet arrondi – une sorte de demi-ovale – qui se prêtent aisément à une comparaison avec les stèles de l'époque kushane de Mathurā.⁴² J'ai choisi deux exemples: le premier est la stèle rectangulaire au sommet arrondi représentant Sūrya;⁴³ le deuxième est la célèbre stèle de Kātra, du Musée de Mathurā. Sur cette dernière, en plus de la forme générale, la présence de deux divinités en haut de la stèle, qui sont aussi en position aérienne, n'est pas sans relation avec Shotorak. Ces similitudes s'expliquent par la diffusion culturelle, l'osmose kushane et ses règles de réciprocité. L'Inde a sans doute véhiculé par l'intermédiaire du bouddhisme ces différents types de représentations des scènes sous forme de stèles, puisque, après la chute de la dynastie kushane, sous les Gupta du IV^e au VI^e siècle ap. J.-C., ce genre de stèles bouddhiques fut aussi en vogue.⁴⁴ Plus tard, elle continua sa progression dans le temps jusqu'aux VII^e et IX^e siècles.⁴⁵

2. Il s'agit de stèles à peu près rectangulaires surmontées du nimbe du personnage central et flanquées d'excroissances latérales supportées par des consoles en forme d'animaux fantastiques. Plusieurs fragments en schiste provenant du site de Shotorak appartenaient vraisemblablement à ce type de stèles sur lesquelles les consoles sont moins accusées.⁴⁶ Par contre sur les stèles de Paytāwa au Museum für Indische Kunst de Berlin et au Musée Guimet d'une part⁴⁷ et sur la stèle de Sarāye Khwāja dont la meilleure photographie est publiée par M. Taddei d'autre part,⁴⁸ les consoles qui supportent des rangées d'images sont en porte-à-faux. Ce qui paraît étonnant est que le dispositif flanqué de consoles qui doit représenter le dossier d'un siège est associé à des personnages debout. Les fouilles de Begram nous ont offert de remarquables meubles de ce genre en ivoire.⁴⁹ La survivance de cette composition: rectangle flanqué de consoles et surmonté de l'arrondi du nimbe comme cadre sur lequel se détache la statue de culte bouddhique, devient presque une obligation en Inde à partir des Gupta. L'un des plus beaux exemples est celui de la statue du Buddha assis de Sārnāth.⁵⁰ Une deuxième statue de Sārnāth représentant un Buddha assis à l'européenne nous intéresse également.⁵¹ Pour les périodes tardives VII^e – Xe siècles nous citons quelques exemples choisis sans nous engager dans une discussion approfondie.⁵²

La ressemblance entre l'Inde, pays de propagation du Bouddhisme, et le Kābol–Kāpisā par delà le Gandhāra ne peut s'expliquer que par l'intermédiaire des Kushans ainsi que nous l'avons signalé plus haut. Malgré cette similitude, Kābol–Kāpisā, est le lieu de l'invention, d'une part, de la mandorle et d'autre part, du nimbe et de la mandorle embrasés. En plus de ces innovations, son originalité réside dans la façon très particulière d'occuper le champ du cadre par les images des acolytes ou d'y introduire d'autres scènes, mais indépendamment de l'épisode dans lequel est censé se situer l'image centrale.

Notes

- 1 *Sālnāmae mojalae Kābol*, Annuaire de la Revue de Kaboul, éd. par le Cercle Littéraire de Kaboul 1312 (1933–4), pl. opp. p. 31.
- 2 H. A. Kohzad, *Honare qadime Afghānestān*, Kaboul – New York 1967.
- 3 P. Cambon, "Fouilles anciennes en Afghanistan (1924–25): Paītāvā, Karratcha", *Arts Asiatiques*, 51,

- 1996, p. 24, fig. 26.
- 4 J. Hackin, *Diverses recherches archéologiques en Afghanistan (1933–1940)*, MDFA VIII, Paris 1959, p. 136, n. 1, figs 43–7.
 - 5 F. Olivier-Utard, *Politique et archéologie. Histoire de la Délégation française en Afghanistan (1922–1982)*, Paris 1997.
 - 6 *Amāne afghān*, 1923, p. 6; *idem*, 1924, p. 5.
 - 7 Olivier-Utard, *Politique et archéologie*, p. 87–9; Cambon, *Arts Asiatiques*, 51, 1996, p. 24, n. 52.
 - 8 *Sālnāma*, 1933–7.
 - 9 M. Maillard, *Grottes et monuments d'Asie centrale*, Paris 1983, pl. XXVIIb; pour le plan général du site de Tape Shotor, cf. Z. Tarzi, "Préservation des sites de Hadda: monastères bouddhiques de Tape Shotor et de Tape Tope Kalān", *MARI*, 8, 1997, fig. 1.
 - 10 Maillard, *Grottes et monuments d'Asie centrale*, fig. LXXa–b.
 - 11 Hackin, *Diverses recherches*, fig. 47; également le cliché MG 81462/17 de la DAFA au Musée Guimet.
 - 12 A. Foucher, *La vieille route de l'Inde de Bactres à Taxila*, MDFA I, 2 vols, Paris 1942; vol. I, pl. XXXIa.
 - 13 J. Hackin, *Diverses recherches*, figs 43–5.
 - 14 *Ibid.*, p. 15.
 - 15 En ce qui concerne les grands stūpa avec deux escaliers en enfilade cf. D. Faccenna, *Saidu Sharif I (Swat, Pakistan)*, 2. *The Buddhist Sacred Area. The Stūpa Terrace*, ISMEO Reports and Memoirs XXIII.2, Rome 1995, figs 230–8, 243–5, 280–3.
 - 16 H. Ingholt, *Gandhāran Art in Pakistan*, New York 1957, figs 52–3.
 - 17 M. Bussagli, *L'arte del Gandhāra*, Turin 1984, fig. p. 27; W. Zwalf, *Catalogue of the Gandhāra Sculpture in the British Museum*, 2 vols, London 1996; vol. II, fig. 182.
 - 18 R. Russek, *Buddha zwischen Ost und West. Skulpturen aus Gandhāra-Pakistan*, Zurich 1987, fig. 40.
 - 19 Ingholt, *Gandhāran Art in Pakistan*, figs 264–5, 267–71.
 - 20 F. Tissot, *Gandhāra. La vie publique et privée dans l'Inde ancienne*, 2e série, Paris 1985, p. 212.
 - 21 W. Ball et J. C. Gardin, *Archaeological Gazetteer of Afghanistan. Catalogue des sites archéologiques d'Afghanistan*, 2 vols, Paris 1982; tome I, p. 180 site no. 706.
 - 22 A. H. Dani, "Excavation at Chakpat", *Ancient Pakistan*, IV, 1968–9, pp. 65–102, pls 51b, 52a–b, 53b, 54a.
 - 23 Russek, *Buddha zwischen Ost und West*, fig. 21.
 - 24 M. Taddei dans D. Faccenna, *Sculptures from the Sacred Area of Butkara I (Swat, W. Pakistan)*, Rome 1962, vol. II, 2, pls CLVIII, CLXXII, CLXXVII, CCVI, CCX–CCXI.
 - 25 Les reproductions photographiques du relief de Magarmast (Kaboul) sont récentes; nous devons la première à A. Sengupta et D. Das, *Gandhara. Holding in the Indian Museum. A Handlist*, Calcutta 1991, pl. hors texte sans numérotation.
 - 26 B. Rowland, *Art in Afghanistan, Objects from the Kabul Museum*, Londres 1971, fig. 107.
 - 27 J. Auboyer, *L'Afghanistan et son art*, Paris – Prague 1968, fig. 43.
 - 28 M. Taddei, "The Dīpaṃkarajātaka and Siddhārtha's meeting with Rāhula. How are they linked to the flaming Buddha?", *AION*, 52.1, 1992, pp. 103–7, pl. I.
 - 29 E. Lamotte, *Histoire du bouddhisme indien, des origines à l'ère Śaka*, Louvain-la-Neuve 1976, pp. 733–6.
 - 30 P. Cambon, *Arts Asiatiques*, 51, 1996, fig. 19; pour une meilleure documentation de cet objet cf. B. Rowland, *Art in Afghanistan*, fig. 106.
 - 31 R. Ghirshman, *Begram, recherches archéologiques et historiques sur les Kouchans*, MDFA XII, Le Caire 1946.
 - 32 J. Meunié, *Shotorak*, MDFA X, Paris 1942.
 - 33 Anonyme, "Kohtā gozāreshe az kāweshhāye moqademāti Tape Majrnjān" (Cour aperçu des fouilles préliminaire de Tape Maranjān), *Bāstānshenāsi*, no. 10, Hut, 1362, Kaboul 1983.
 - 34 A part Golbahār fouillé par les Indiens et Kohestān par les Afghans sous ma direction dont les rapports restent inédits; pour les autres sites cf. Ball et Gardin, *Archaeological Gazetteer of Afghanistan*.
 - 35 M. Taddei, "Appunti sull'iconografia di alcune manifestazioni luminose dei Buddha", *Gururājamañjarikā. Studi in onore di Giuseppe Tucci*, Naples 1974, p. 435–49, fig. 1.
 - 36 M. Taddei, "A flaming Buddha and his devotees from far-away countries", *Makaranda. Essays in honour of Dr. James C. Harle*, Delhi 1990, pp. 43–50, figs 1, 3.
 - 37 *Ibid.*, figs 4–6.
 - 38 M. Carter, "The mystery of Udayana Buddha", *AION*, 50.3, 1990, pl. IVa.
 - 39 J. M. Rosenfield, *The Dynastic Arts of the Kushans*, Berkeley – Los Angeles 1967, figs 46, 89.
 - 40 J. Harle, *Gupta Sculpture*, Oxford 1974, fig. 74.
 - 41 Meunié, *Shotorak*, figs 10, 35.
 - 42 *Ibid.*, figs 36, 38, 52; Cambon, *Arts Asiatiques*, 51, 1996, fig. 8.
 - 43 Rosenfield, *The Dynastic Arts of the Kushans*, fig. 44.
 - 44 Harle, *Gupta Sculpture*, figs 68, 107, 139.
 - 45 H. Uhlig, *Das Bild des Buddha*, Berlin 1979, figs 39, 55; M. Taddei, *Inde*, Genève 1970, fig. 158.
 - 46 Meunié, *Shotorak*, figs 115–7; Taddei, *Gururājamañjarikā*, fig. 7.
 - 47 Cambon, *Arts Asiatiques*, 51, 1996, fig. 1.
 - 48 F. R. Allchin et N. Hammond (éds), *The Archaeology of Afghanistan from Earliest Times to the Timurid Period*, Londres 1978, fig. 5.53; et aussi Taddei, *Gururājamañjarikā*, fig. 4.
 - 49 J. Hackin, J.-R. Hackin, J. Carl et P. Hamelin, *Nouvelles recherches archéologiques à Begram (1939–40)*, 2 vols, MDFA XI, Paris 1954, en ce qui

concerne les sièges: figs 1–7, 636–44; et pour les détails des consoles: figs 152–5, 518–20.

50 Harle, *Gupta Sculpture*, fig.70.

51 Rosenfield, *The Dynastic Arts of the Kushans*, p. 167.

52 Uhlig, *Das Bild des Buddha*, figs 38, 40,42.